Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 79 (1976)

Artikel: Le souvenir de Robert Simon
Autor: Voisard, Alexandre / Walzer, Pierre-Olivier / Schaffter, Roger
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-553648

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le souvenir de Robert Simon



Enfant de l'Allaine

La poésie est une naissance. On peut écrire chaque jour pendant des années des montagnes de vers sans pouvoir quitter les entrailles obscures, sans accéder pour autant à la lumière qui dessille. La poésie est une longue naissance. Mais, dès l'instant où l'on a trouvé l'issue, une fois les poumons emplis de cet éther si violent qu'il fait crier pour un oui ou pour un non, c'en est fini de la quiétude de garde-barrière, du gentil sentiment de devoir accompli. A peine la lutte pour la naissance est-elle finie que commence le combat pour la survie, qui n'aura pas de fin. Dès ce moment, on ne trouvera de répit que lorsque son cri indéfiniment répété aura enfin rencontré un écho.

C'est ainsi que les jeunes poètes naissants ne renoncent pour ainsi dire jamais à soumettre ce qu'ils considèrent comme leur première œuvre à leurs frères aînés. Un opuscule dactylographié, dix pages calligraphiées dans un cahier, cinq ou six poèmes présentés dans un portefeuille décoré, parfois ce n'est qu'un unique poème. Le néophyte demande humblement un avis, quelques conseils, si possible un jugement « bon ou mauvais ». En réalité, je ne crois pas que ce soit là le but profond de sa démarche. Une petite remarque critique, bien sûr, n'est pas inutile. Ce qu'il attend surtout, le nouveau poète, de toute urgence, secrètement ou inconsciemment, c'est d'être reconnu comme tel. « Dites-moi que je suis bien votre égal, que je suis de votre race, au moins faites comme si je l'étais... »

J'ai éprouvé très jeune ce besoin de reconnaissance de mes pairs. J'étais aussi gauche et impatient que les

jeunes gens qui m'apportent aujourd'hui la compote douce-amère de leurs premiers cris.

Au printemps de 1948, c'est un poème que j'envoie à Robert Simon, accompagné d'une lettre où je tente d'instaurer un dialogue. Simon a publié ses *Trois Miroirs pour un Visage* en 1946, à Porrentruy, à l'enseigne des « Portes de France ». Il est Ajoulot. Il n'y a pas de raison pour que, après tout, cela ne crée pas des liens entre nous. Dans les Actes de la Société jurassienne d'Emulation qui viennent de paraître, Jules-J. Rochat, dans sa chronique des livres, se montre plutôt froid pour le recueil de Simon. Je m'en indigne et le fais savoir à celui-ci, qui me répond avec la cordialité que j'espérais. Il dit : « Personnellement, la critique me touche fort peu, mais l'opinion précise de quelques rares amis m'est beaucoup plus nécessaire. » Il salue mon envoi « où fleurissent de ferventes images ». C'est donc avec une foi redoublée que je lui adresserai, quelques mois plus tard, le manuscrit de tout un recueil. Il me répondra sur deux grandes pages aux lignes serrées, avec une abondance de remarques critiques et une délicatesse constante qui me touchent, à la relecture d'aujourd'hui, autant qu'alors. Je me rends bien compte à présent de la générosité, de la patience qu'il faut pour répondre « en toute justesse » à de telles sollicitations. C'est que Simon avait profondément le sens du partage, ce qui n'est pas si commun parmi les gens de plume.

Il écrivait le soir parce qu'il avait besoin, disait-il, d'accumuler les impressions de toute une journée de travail, de rencontres, de rêveries, il lui fallait toute cette surcharge pour qu'il consentît (ou qu'il parvînt) à s'en libérer sur la page blanche. Comme un lot de fatigues appelle le sommeil. De là sans doute ce ton de confidence grave et mélancolique qui, dans toute

sa poésie, sous-tend, soutient, exalte un désir qui ne s'épuise pas en son feu mais se renouvelle à la moindre brise.

Il cherchait dans la poésie comme il cherchait, de plus en plus dangereusement, dans le vin, non pas une réponse à son angoisse, mais le courage d'attendre qu'un signe ou qu'une lueur éclairât l'épaisseur de cette nuit que nous traversons comme des couloirs de ronces. Cet homme pressé (oppressé) et lent nourrissait au fond de lui un *sentimento del tempo* qui savait le rassurer dans ses incertitudes. Il choisissait longuement ses chemins. Il arrivait qu'il n'en empruntât aucun, préférant attendre que les pluies en modifient le profil. Il lui fallait l'épreuve des saisons qui creuse les paysages et sollicite de nouveaux mouvements de l'être. Pour lui, tout était perpétuellement à refaire et il a assumé sans défaillance cette terrible exigence personnelle qui lui évita jusqu'au bout la complaisance et le verbiage. Il m'écrivait en 1949 :

« J'écris. J'écris chaque jour, évidemment. J'aurais dans mes tiroirs deux cents à trois cents poèmes de la même veine que ceux publiés dans les « Trois Miroirs ».

Mais je n'en suis pas satisfait. Je cherche autre chose. Si j'ai le malheur d'attendre, j'évolue ; mes poèmes me paraissent dépassés et je les classe comme inutiles. Si les « Trois Miroirs » ont paru, c'est avant tout parce que je ne m'étais pas laissé le temps de les « retrouver ». Ils auraient pris sinon le même chemin.

Je regrette ces « Trois Miroirs » comme je regrette « Vers l'Ile ». Toute publication me paraît ennuyeuse. Et je n'ai de réel plaisir qu'à essayer pour moi des sonorités nouvelles, des images qui m'amusent.

Je suis trop près des à-quoi-bon. Ça ne vous plaira peut-être pas. »

Pour moi, Robert Simon était aussi « l'homme de l'Allaine ». S'il invoque dans son œuvre souvent le végétal, il a aussi recours à l'eau qui console et purifie, « l'eau vive en qui déjà se médite la mer ». Dans son dernier recueil, *Raisins de Muscade,* qui prend souvent des airs de testament, il se déclare « frère de l'eau » mais il ne craint pas non plus de se soumettre à « l'eau qui [l']efface ».

Il parlait fréquemment de l'Ajoie, avec une nostalgie qui m'émouvait toujours, de ses rêveries d'enfant au bord de la rivière, à Buix. A plusieurs reprises, dans les ultimes années de sa vie, il me confia qu'une de ses dernières joies serait de suivre le cours de l'Allaine à pied, de Porrentruy à Boncourt, et je m'étais engagé d'enthousiasme à l'accompagner. On ne fit pourtant qu'en parler çà et là. Je pense aujourd'hui qu'il considérait cette randonnée toujours imminente à la fois comme une récompense et une épreuve. Mais ses forces déclinaient : il s'épargna l'épreuve comme il renonça à la récompense qu'il y avait attachée.

Ce vœu non réalisé de mon ami poète, je continue à le porter comme un regret et je n'aurai sans doute pas de paix avant d'avoir parcouru, solitaire, tous les méandres de l'Allaine, en pensée avec celui qui peut-être apparaîtra à quelque détour, lui qui a pu écrire :

Mes jeunes saisons revivent
Et d'un coup de rame sûr
Ma barque éprise d'azur
Redescend leurs lentes rives.

Alexandre Voisard

Six poèmes inédits

CE PAYS

Ce pays, il est clair comme une cathédrale
Au long de ses chemins qui ne vont nulle part,
Chemins de pèlerins à l'éternel départ
Vers les horizons roux aux douceurs vespérales.

Ce pays, il est doux comme des mains de mère
Et comme l'urne d'huile aux jours galiléens
Où s'avançait dans la lumière
Le Vagabond nazaréen.

Ce pays a gardé la pureté première
Et la droiture austère et nue de son regard
Comme celui d'un grand vieillard
Qui se lève pour la prière.

Ne rien dire.
C'est une façon
d'écrire un sonnet muet.
Pourquoi ?

Pour qui, pour quoi ?
qui le dira ?
Pas moi, sans fleur et sans mémoire.
C'est le soir où rêver sans rêve.

J'ai perdu jusqu'à mes oiseaux
mes pivoines, mes cardamines
mon soleil, mon feu d'autrefois.
C'est ainsi que la nuit tomba.

PRINTEMPS DE PAUVRES

Dents de l'averse, ô mon âme de pluie
depuis mille ans il a plu sur mes os...
De ce déluge où le monde s'ennuie
quelle colombe enfanteront les eaux ?

Mon âme est molle de toiles de brume,
le ciel spongieux comme un pré détrempé.
Au fond des rues une cité s'allume
j'attends l'oiseau, le cœur inoccupé.

Le bel oiseau de l'azur éphémère
qui tient au bec son rameau de soleil...
Dents de l'averse : l'avril est chimère !
Où sont d'hier les printemps nonpareils ?

EXIL DE PRINTEMPS

Corail et nacre au cœur des nuits
Dans la paume pure du ciel.
Des branches tombe un cœur malade
Et dans l'ombre en silence un bourgeon se déplie.

Le sommeil ; et ceci qui n'est ni le réveil,
Ni le rêve incertain,
Ni l'obscure lumière au front de ceux qui meurent
Mais ce lait de fraîcheur aux paupières nouvelles.

L'herbe fine fissure un bouclier de terre
Pour l'accomplissement d'une mission secrète
Les fleuves ont roulé par à travers les plaines
Vers le ventre des villes
Et les bourgs assoupis.

Toute la nuit, la lionne a tourné dans la jungle.

Et je suis seul.
L'oreille ouverte aux bruits, le regard attentif ;
Anxieux.

Où sont les sœurs que mon cœur eût aimées ?

TOUTE MORT

Toute mort est sœur de la mer
un éternel ressassement

Ô mer, tranquille effort soulevant l'horizon !
De tes marées têtues qui roulent sur le sable
monte la saveur pleine, énorme, ineffaçable
des lointains équateurs aux ardentes saisons.

Et des vagues mouvantes couturées d'écume
s'envole à ras du flot l'aile de blancs oiseaux
comme si, vers le soir, les bergères des eaux
agitaient pour les morts des mouchoirs dans la brume...

PASSAGE

Sentinelles debout devant les paradis
Un vagabond vous presse et vous demande vie.
Laissez, pour qu'à jamais son âme soit ravie
S'ouvrir un seul instant les portails interdits.

DEUX DOCUMENTS SUR LA GENÈSE DE « TROIS MIROIRS POUR UN VISAGE »

Trois Miroirs pour un Visage, le second recueil poétique de Robert Simon, a paru à Porrentruy, en automne 1946, chez les Editeurs des Portes de France. Le manuscrit nous avait été soumis en octobre 1945. Robert Simon était alors instituteur à Lajoux. S'ensuivit une assez longue correspondance, entre Roger Schaffter, l'un des trois directeurs (les deux autres étant Jean Cuttat et moi-même) de la maison d'édition bruntrutaine, laquelle n'avait alors que trois ans d'âge, et l'auteur, d'abord relativement au manuscrit proprement dit, ensuite relativement aux problèmes de son édition. Je détache du dossier les deux lettres ci-dessous, qui indiquent assez bien l'esprit dans lequel nous travaillions aux Portes de France. Nous n'avions pas trente ans et nous considérions « nos » auteurs, qui n'étaient pas plus vieux que nous, comme des amis qui avaient besoin de conseils et d'encouragements. D'où un dépouillement sévère des manuscrits, et des remarques proférées souvent de manière assez abrupte sur les parties de l'œuvre qui nous paraissaient devoir être soumises à révision. On verra qu'avec son vieil ami Simon, Schaffter ne met pas de gants pour dénoncer des tournures qui lui paraissent boiteuses, maladroites ou tautologiques. L'intéressante réponse du jeune poète permet d'apprécier comment il réagit aux observations de son censeur et comment il soupèse la qualité poétique des propositions qui lui sont faites ; parfois il récuse les objections et maintient sa première version, mais le plus souvent on constate qu'il reconnaît la pertinence des remarques de son éditeur et qu'il finit par adopter la plupart de ses leçons. Le titre même du recueil lui a été suggéré. Le premier avait été

Fleurs de Givre, puis *Chansons captives.* Il avait été question aussi d'une formulation proposée par la femme du poète : *Dessins pour un Vitrail.* Ce fut finalement *Trois Miroirs pour un Visage* qui l'emporta.

Remarquons que, cette sévérité à l'égard des textes des autres, nous la pratiquions également entre nous. Quand Jean Cuttat nous apporta ses *Chansons du Mal au Cœur,* dont la publication fut l'occasion de la création des Portes de France, en 1942, Roger Schaffter et moi-même ne nous fîmes pas faute de pouiller le manuscrit avec la même étroite fougue révisionniste qui se fait jour ici dans la lettre de notre ami.

Pierre-Olivier Walzer

I

ROGER SCHAFFTER A ROBERT SIMON

[Porrentruy, env. 20 novembre 1945]

Mon cher,

Voici mes réflexions et suggestions. Fais-en ce que tu voudras !

Pour le titre :

Miroir pour Trois Visages.
ou *Trois Miroirs pour un Visage.*
ou *Chansons prisonnières.*

Pour les poèmes :

1.VI. 3. *D'illusion vive et brève,*
« toujours » fait cliché.

Ibid. 9. *Ah choisis, pour y fleurir,*
Les lèvres de ceux qui n'eurent... etc.
« Chanson sait choisir » cf. chasseur sachez chasser etc.

1.VII. 5-8. *Frissons de feuilles, ô fontaines,*
Votre voix qu'emporte le vent
M'est un aveu plus émouvant
Que le concert des mers lointaines.
Le vers 7, avec son « bien plus » est mauvais.

1.VIII. 1. *Magiciens aux lentes voix*
3. *Alchimistes d'impondérables*
à cause du « Magicien d'impondérables » légèrement incompréhensible.

2.I. 12. *Et rapide à décevoir.*

2.III. 7-8. *En vain chante l'horizon,*
Voici ton visage, ô rose !
« En mon lumineux horizon
C'est ton visage, tes roses » me semble bien banal.

2.IV. à supprimer.
3-4 sont connus, connus.
9-12 tiré par les cheveux.

2.V. 8. *Le plaisir m'est un désert*
plus expressif.

2.VI. 1. *Ta voix d'or où vient un ange*
8. *Un hymne pour esseulés.*

2.VII. 7. *Dans leur trame rit la lumière*
12. *Sur la tendre lyre que j'aime.*

2. X. à supprimer.

3.IV. à supprimer.

3.IX. 7-12. *Joies sévères pour qui décèle*
Les fleurs neigeuses des confins.
A la margelle des fontaines
La nuit vient boire, révélant
Au solitaire chancelant
L'écho de rives inhumaines.
Cela pour changer les vers 7 et 11 qui sont mauvais.

3.X. 7-8. *Quel regret soudain te pourrit*
Pulpe qu'une main vaine presse ?
le sens est plus serré, et l'on n'a plus « âcre détresse ».

Voilà. Excuse-moi du retard. Un des Parisiens est revenu et j'ai dû me consacrer à des travaux comptables qui m'ont éloigné de tout souci poétique.

A bientôt de tes nouvelles, ton dévoué,

ROGER SCHAFFTER

D'un doigt distrait sur le sable

PALIMPSESTES SUR LE SABLE

Ton regard vert et d'amande
ô ~~à jamais~~ comble mon attente
~~ô rayonnante~~ !
~~L'ardente flamme~~ de naguère
reste vive, reste sereine.

Plus frémissante, plus pure
que ~~printemps dans~~ les bouleaux
~~Toi ma palme, toi la vraie, sur le ciel~~
plus aurore que le sel,
immarcescible que l'eau ;
Les ~~feuillages~~ de mes sources,
les sardanes de mon sang,
c'est toi qui les rassérènes.

~~Toi~~, sans cesse ma saison,
plus neuve que l'origine,
je t'élève dans mes mains
comme une amphore d'eau fraîche :
mon offrande, mon hostie
tutélaire ~~à mes pénombres~~.

II

ROBERT SIMON A ROGER SCHAFFTER

Lajoux, 23 novembre 1945.

Mon cher Roger,

Tout d'abord merci. Pour ton aide précieuse. Et pour qqch. qui la dépasse : je veux dire l'extrême compréhension, la pénétration que tu montres pour mes poèmes. Je te jure que ça fait plaisir.

Chose curieuse, à *deux reprises,* tu me suggères des modifications, que j'avais écrites dans le premier jet du poème et que, pour diverses raisons plus ou moins valables, j'avais changées par la suite.

Pour le titre : *Trois Miroirs pour un Visage.*

Je t'avouerai qu'il m'a d'abord déçu. Et j'ai pensé alors à diverses choses plus ou moins quelconques comme *Médaille à Trois Effigies* ou *Profils sur Porcelaine.*

Mais ce matin, je me suis arrêté à ta suggestion et j'ai compris ce que cette entête a d'attirant, de curieux et presque d'inquiétant. Il faut donc l'adopter.

Je supprime donc les trois poèmes, comme tu me le demandes. En revanche, j'en déplace un de la première à la seconde partie. (Il rappelait trop le poème liminaire et d'ailleurs, il avait été écrit primitivement pour la seconde partie.) Voudrais-tu, s. t. p. mettre à jour le manuscrit en ta possession.

Poème liminaire : 6. *Le cueillir entre les doigts.*

Voici aussi l'ordre actuel des poèmes et les remarques pour chacun d'eux :

1.1. *Fleurs de givre*	Pas de modif.
1.2. *Fines mailles*	Pas de modif.
1.3. *Né de l'aube*	7. Devrait se terminer par...
	12. *Frères, seuls aussi, nous sommes.*
1.4. *Pour saisir*	Pas de modif.
1.5. *De vains regrets*	3. *D'illusion vive et brève*
	9. *Ah choisis, pour y fleurir* (merci !)
1.6. *Au nid des mots*	5. Je préfère le laisser ainsi ; il donne mieux le sens que je désire apporter et j'abandonne *frissons de feuilles, ô fontaine* qui est plus poétique, j'en conviens.
	6-7. *Votre appel qu'emporte le vent* *M'est un aveu plus émouvant*

(J'abandonne *voix* qui se trouve déjà au vers 12.) (Ceci est la forme première de mon poème) ; je l'avais abandonné à cause *d'appel* qui me paraissait trop violent.

1.7. *Magiciens aux*
1. *Magicien*
3. *Alchimistes* (tu as raison)

1.8. *J'ai tant aimé*
1.9. *Chansons des routes*
Pas de modif.

2.1. *Du clos visage*
Je laisse *Mais rapide* (12) *à décevoir.*
A cause de l'antithèse plus prononcée.

2.2. *La rétive, la rebelle*
(Poème précédemment à partie 1.)
Il préparera le poème suivant.
2. *Cueillir* (est plus harmonieux)
8. *Et torture* (évite l'hiatus)

2.3. *L'intrépide*
Pas de modif.

2.4. *Tout m'est désert*
4. *L'eau pure a rompu sa rame.*
7. *En vain chante l'horizon*
8. *Voici ton visage, ô rose* (très beau)

2.5. *Une croix*
8. *Le plaisir m'est un désert*
(Nous revenons à la première forme)

2.6. *Ta voix d'or*
1. *vient un ange.*
8. *un hymne.*

2.7. *Pour la capture*
7. *Dans leur trame rit la lumière.*
12. Je préfère le laisser ainsi. Il me paraît plus précis, plus direct. (C'est ce sens-là que je désire apporter.)

2.8. *Regard de ciel*
Pas de modif.

2.9. *Larmes*
Pas de modif.

3.1. *Montrez-moi*
Pas de modif.

3.2. *Seigneur est lente*
12. *D'un confus de souvenirs* (évite 2 d).

3.3. *Aubes neuves*
3.4. *Un ange brise*
3.5. *Est-ce l'exil*
3.6. *Le silence*
3.7. *Beaux oiseaux*

3.8. *Presse la nuit*
7. *Joies sévères pour qui décèle*
10. *révélant*
11. *Au solitaire chancelant*

3.9.
6. Eventuellement... à la fin, pour préparer le changement de sens.
7. *Quel regret soudain te pourrit*
Pulpe qu'une main vaine presse.

Poème final : Sur demande de ma femme qui n'aime pas ma façon cavalière de dire zut, j'ai modifié :

5-12. *Les nuits sont restées sans issue.*
J'ai trop peu de temps à mourir
Trop d'impatience à parcourir
L'étoile, l'autre, l'absolue.
Va, mon cœur, poursuis à chanter
Si le cœur même seul écoute,
Va rejoindre, là-bas, les routes
Où s'éloigne le bel été.

Si tu le juges à propos, tu peux encore le modifier pour les premières épreuves. Au point de vue catholique, les deux mots « impatience » et « parcourir » me paraissent justes. 1. L'impatience nuit à la foi. Il lui manque cette soumission qui prépare la grâce. 2. La foi n'est pas un aboutissement, mais un commencement. D'où le terme « parcourir » au lieu de découvrir ou aboutir, par exemple.

Bulletins de souscription : 5 ou 6 lignes de Walzer ou de toi ne seraient pas superflues, me semble-t-il. Pourrais-tu m'en adresser env. 80 à moi-même (pour divers amis).

Epreuves : Entièrement d'accord avec toi. Je corrige les premières. Tu te charges des secondes.

Liste des éventuels souscripteurs : Il faudrait supprimer de la liste les noms de ceux qui ont souscrit à Stella (Logoz et Rebetez, Bassecourt). Eviter d'en adresser à Rigol. Il m'avise qu'il souscrit.

Ajouter, s. t. p. :

M. Dr Beucler, Porrentruy.

M. André Grosjean, dentiste, Bienne, promenade de la Suze 18.

Il faudrait également la compléter avec votre liste personnelle, en évitant les envois doubles.

Les formulaires devraient être à retourner aux Portes de France ou à moi.

L'exemplaire nominatif qui m'est destiné portera *Mme Nelly Simon* (ma femme).

Puis-je en outre te demander de m'adresser les 80 bulletins de souscription dès que possible, et peut-être avant que tu ne les envoies toi-même (selon liste).

Contrat : Penses-tu me l'adresser prochainement ? Je ne me souviens plus des clauses diverses qu'il doit contenir.

Merci encore, mon cher Roger, pour ta collaboration précieuse et *intelligente* et crois à mes meilleures amitiés.

ROBERT SIMON

CEUX QUI T'AIMENT...

Le temps va ; les morts demeurent
Implacablement muets...

Robert Simon
(*Signes de Soie*)

Non, les morts ne sont pas muets
Et ta crainte, Robert, est vaine.
L'art, merveilleux briseur de chaînes,
Libère ceux qu'on enclouait.

Villon, Marot, Musset, Verlaine
Sont toujours jeunes à souhait
Et les regards qui s'embuaient
Jadis, aux lectures anciennes,

Sont pareils aux regards fervents
Des hommes aujourd'hui vivants
Emus par les mêmes poèmes.

Aussi, dans ton bleu paradis,
En vérité je te le dis,
Tu es vivant pour ceux qui t'aiment.

Henri Devain

UN JEUNE HOMME VINT A MOI

Svelte, presque maigre, un peu timide, il sourit en me saluant et me dit son nom : je le reconnus. Car son père, bon cycliste, aimait à pédaler de Buix à Porrentruy et à s'arrêter à l'Hôtel de la Gare pour faire un brin de causette. Il me parlait alors de son fils étudiant à l'Ecole normale et féru de poésie. Lui et plusieurs de ses camarades, disait le père, suivaient avec intérêt mes essais littéraires de Paris. Robert Simon, pour sa part, travaillait à la rédaction d'un volume de vers.

Fallait-il l'encourager ? Débarqué de la grande capitale où, depuis quelques années, j'avais appris et j'apprenais à goûter les petites joies et les grandes amertumes de la bataille littéraire (éditeurs, journaux et revues, critiques fameux si volontiers perfides), je lui dis les difficultés de l'entreprise et je le mis en garde contre les illusions juvéniles face à Paris, à peu près comme les mères, en ce temps-là, suppliaient leurs jeunes filles de ne pas trop songer aux stars d'Hollywood. Devoir accompli !

Il admirait déjà Valéry plus que les surréalistes et il était partisan d'une prosodie libérée, mais non pas sacrifiée. Il a respecté son idéal à peu près toute sa vie. Valéry jouissait enfin de cette gloire quasi populaire qui lui fut refusée si longtemps. Il en jouissait presque trop, selon les jeunes, qui soupçonnaient une sorte d'engouement mondain. Valéry méritait mieux et il a eu mieux. Quant aux surréalistes, très combattus encore et souvent ridiculisés, ils attendront l'après-guerre pour obtenir une faveur quasi populaire. Robert Simon pouvait donc, à l'époque, partir d'un bon pas sans encourir les partis pris des esthètes « futurs ».

Sa première activité d'instituteur le conduisit aux Franches-Montagnes. Le « presque » adolescent trouvait ainsi un pays de silence et de rêve favorable à la poésie. C'était l'heure des sensibilités frémissantes que l'on appelle l'amour. Robert Simon ne les récusa point :

Tu es venue
Les mains tendues
Tu as souri
Tu m'as dit :
Aime ! Et c'est fini !

La bonne nature n'est pas oubliée :

Je t'apporte l'ardente et prenante saveur
De toute la tendresse et toute la ferveur.
Et sur les routes paysannes
Eclate et roule du soleil
Comme une manne
De méteil.

Dieu a son tour, comme il se doit chez un jeune bien né. Simon m'avait prévenu : « J'ai voulu m'adosser à la terre pour chanter plus solidement un amour humain... J'ai demandé une autre ferveur. Et il me semblait que seule une foi avait assez de force. »

Ce fut donc *Vers l'Ile,* plaquette de vers parue aux Editions des Nouveaux Cahiers de La Chaux-de-Fonds, où Jean Cuttat venait de faire ses premiers pas. Romantique, artificielle, malhabile parfois ? *Vers l'Ile* atteste pourtant la présence lointaine de Valéry par le souci de la précision, de la concision, de la discrétion. Robert Simon m'écrivait :

« *Vers l'Ile* n'est pas pour moi une attitude. C'est une nécessité. Mon intention a été de retourner à la ligne

simple, au geste essentiel. Intention. Non réalisée encore, il est vrai. »

Et il terminait :

« C'est surtout dans mon intention que j'aimerais à être jugé. L'écorce est rétive. Et, voyez-vous, je ne sollicite pas tant le titre de poète que celui d'homme. »

Discrétion, pudeur, patience, rejet voulu du lyrisme échevelé, choix du mot juste, précieux à l'occasion ! C'était et ce sera, pour Robert Simon et sa vie durant, une manière d'honorer le maître Valéry. Il écrira peu, mais chacune de ses œuvres trahira un travail bien fait, pesé, mûri, fignolé. Comme le Maître, il savait attendre, instant favorable ! « le bonheur de ce langage ». Il soignait jusqu'au titre : *Trois Miroirs pour un Visage, Signes de Soie*. Sa dernière publication, *Raisins de Muscade*, à la Mandragore qui chante, à Neuchâtel, reprenait tous les rythmes chers et sonnait un peu comme un testament poétique. Mais Robert Simon protesta contre ma façon brutale de le juger : il avait encore beaucoup à dire et il le dirait.

Discret aussi lorsqu'il disait ses vers, de sa voix simple, monotone, sans un geste, comme si, à la suite de « Monsieur Teste », il avait tué la « marionnette en lui ». Les mots devaient suffire à tout, ces mots qu'il choisissait si bien, en artiste. Lorsque le hasard me fit présider le PEN-Club romand, à Genève, pour recevoir Robert Simon, je n'eus qu'à prononcer cette phrase : « Voici le bijoutier du vers et de notre poésie jurassienne. »

Bijoutier ! Dans la poésie du Jura, si variée, si riche, si multiple, à une époque de crise et de bonheur quand même, nous réserverons ce titre, n'est-il pas vrai, à l'ami Robert Simon, au poète de la discrétion, à ce Jurassien de la fidélité et qui le fut passionnément et sans faiblesse,

à Malleray, à Berne, à Bienne, à notre Institut jurassien :

Il est de certains poèmes
qui sont comme suspendus
à l'éclat inattendu
d'un seul mot, toujours le même.

Charles Beuchat

A LA RECHERCHE D'UNE VOIX JUSTE

Jacques-René Fiechter, Robert Simon, Jean-Paul Pellaton, Francis Bourquin, quatre des meilleurs écrivains jurassiens d'aujourd'hui, ont appris le métier d'instituteur à l'Ecole normale de Porrentruy. Lorsque j'y suis entré, Robert Simon l'avait quittée déjà, mais son nom n'était pas oublié des anciens qui me parlaient de lui comme d'un Augustin Meaulnes en proie aux démons de la rêverie et de l'aventure. On savait qu'il *écrivait,* terme magique désignant pour nous les élus d'une mystérieuse phalange, d'autant plus sûrement élus que des livres venaient attester leur vocation. La même année (1942), Francis Bourquin publiait ses *Poèmes du Temps bleu* et Robert Simon *Vers l'Ile* : une plaquette à la devanture des librairies, de quelle plus haute gloire eussions-nous rêvé ?

Lorsqu'un poète a donné le meilleur de son œuvre, lorsqu'on peut prendre la mesure de ses dons, il est émouvant de revenir aux tout premiers vers par lesquels il s'est fait connaître, surtout si l'on a soi-même, à vingt ans, lu ces vers avec ferveur. Les poèmes de *Vers l'Ile,* cette suite de paroles d'amour adressées à la jeune fille « par qui tout devient lumineux », dont le sourire et la bonté consolent, ce « chant de louange et de reconnaissance », à vingt ans, nous y trouvions l'expression de notre propre désir ; désir ambigu dont l'une des faces regardait la vie, l'autre cette vie transformée en littérature. Dans les deux voies, Simon nous avait précédés. A notre tour, plus tard, nous nous abîmerions dans un vertigineux amour et cet amour nous ferait poètes.

Les poètes que nous aimions alors et que nous prenions pour modèles, nous les avions rencontrés pour la plupart grâce à l'anthologie de Van Bever et Léautaud :

Bataille, Paul Fort, Jammes, Laforgue, Maeterlinck ; nous faisions aussi nos délices d'Alain-Fournier, de Verhaeren, de Valéry, de Claudel, d'Eluard, d'Aragon... Diverses influences marquaient les poèmes de *Vers l'Ile*, ces vers libres qui permettaient l'expression la plus sincère, la plus directe du sentiment. D'entrée de jeu, Simon affichait son goût pour la préciosité ; il restera fidèle à ce choix même lorsque, à l'école de Valéry, il sera devenu maître du langage le plus finement élaboré. Il y a de la candeur dans tous les chants que Simon compose pendant les années de la guerre (et dont la majeure partie est restée inédite). Jusqu'à *Trois Miroirs pour un Visage* qui, en 1946, témoigne d'une métamorphose radicale de la forme, où le musicien prend par rapport à l'homme inspiré une distance toute valéryenne, les vers anciens sont porteurs d'un « message » qui les enchaîne. Simon travaille à se créer un outil. Il sait que la pureté formelle vers quoi tend son effort exige un sacrifice, qu'on ne peut à la fois *tout* dire et *tout* suggérer. Plusieurs années durant, toutefois, il ne pourra se résoudre à risquer de perdre en clarté ce qu'il sent bien qu'il peut gagner en élégance. Tel était le dilemme qui le tourmentait pendant les années de la guerre. Mobilisé, il m'envoyait des liasses de poèmes ; il s'était astreint à en composer un chaque jour : c'était le lien par lequel il demeurait uni à lui-même, à l'homme libre que les contraintes du service en campagne tendaient à asservir. Il usait de plus en plus souvent du vers régulier et de la rime, s'éloignait du ton confidentiel de *Vers l'Ile* pour construire des pièces où l'assemblage musical des syllabes l'emportait sur le besoin de fixer l'instant. Je ne dirai pas que sa poésie devenait par là plus impassible, car il lui importait toujours d'y inclure une signification aisée à déchiffrer ; mais enfin, cette

discipline qu'il s'était imposée du poème quotidien l'engageait peu à peu à considérer que la forme pouvait prendre le pas sur le fond et que celui-ci, quelquefois, pouvait procéder de celle-là. Nous en parlions dans nos lettres. Il était à la recherche de quelque chose d'indéfinissable dont il approchait en tâtonnant, de cette voix juste qui allait être bientôt la sienne et que nous allions entendre pour la première fois en lisant à haute voix les très pures chansons de *Trois Miroirs pour un Visage :*

Du clos visage de pierre
Que propose le printemps,
Déjà frémit la paupière...

D'autres amis de Robert parlent, dans ce cahier, des recueils de la pleine maturité et montrent à quel point d'équilibre était parvenu le poète de *Signes de Soie* et de *Raisins de Muscade.* Je crois qu'il fallait dire aussi qu'à l'origine, dans une langue pleine de ferveur mais dépourvue de malice, proche encore de celle que l'adolescent se parle à lui-même, Robert Simon avait « noté des vertiges » et laissé parler très simplement son cœur.

Roger-Louis Junod

A LA MÉMOIRE DU POÈTE ROBERT SIMON

Il y a une vingtaine d'années, quand je fis la connaissance de Robert Simon qui m'avait été présenté comme un homme d'action, je fus étonné de sa préciosité, de ses gestes menus soulignés par des mains aux ongles manucurés ; c'était, me semblait-il, le mandarin d'un ordre dont il était le seul à connaître la clef. Il me parut posséder le regard étrange, tourné vers l'intérieur, de ceux qui ont commerce avec les ténèbres, qui vous abandonnent au milieu de la conversation pour reprendre un autre dialogue dont vous ne partagez pas le secret. Après quelques minutes, ma première impression disparut. Il était tout entier à la gaieté de l'entretien, à l'observation cocasse, vif. Quand on passa au travail, je fus conquis par ses qualités d'organisateur, d'animateur. Cette intelligence efficace, plus rare qu'on ne croit chez les intellectuels, je la vis s'exercer à l'« Union culturelle française » et à l'« Alliance culturelle romande » qui lui doit beaucoup et à laquelle il apporta sa collaboration pendant de nombreuses années.

Toutefois, Robert Simon, pour ses amis, pour moi, c'est avant tout le poète. La poésie a été pour lui le bosquet sacré, celui où Oreste n'est plus poursuivi par les Erynnies. Cet homme qui connaissait les angoisses de ceux qui sont tournés vers l'abîme intérieur a écrit une poésie du bonheur, une poésie mozartienne. Mort, c'est cette musique, ce visage qu'il nous lègue.

Relisez ses vers. Ils sont habités par le printemps, par l'été, parfois par le bel automne. Ce Jurassien se détourne de l'hiver, de la neige, des sapins ; il chante les vergers, les rivages.

Avant la neige morose,
Le givre du vieil hiver,
Ah ! glane le dernier vers
Que t'offre l'ultime rose.

Tu ne cueilles tes chansons
Qu'aux grappes vertes et vives
De l'été. Tu veux la rive
Des caressantes saisons.

Il est sensible au chatoiement des mots, possède un don racé de la langue. Il est un artisan du vers, d'une minutieuse habileté technique. Il parle de « la lente aventure exacte de mes vers », aventure débouchant sur la simplicité. Robert Simon use des correspondances, des images allusives qui font la plus grande partie de la poésie française depuis le symbolisme ; mais il reste proche du lecteur, lui parle sa langue. Verlainien ? Il préfère souvent l'impair, l'heptasyllabe ; pourtant il y a dans l'allure de cette poésie quelque chose qui sonne classique.

Le paradis épars sur cette terre, la joie, n'empêchent pas, ici et là, l'expression d'une inquiétude religieuse :

L'abîme attire, puis tue
Qui n'y trouve un dieu d'amour :
L'aventure est sans issue
La retraite sans secours.

Cependant la mélancolie devant la fuite du temps est le plus souvent d'inspiration latine, païenne :

Frêles roses, clairs visages
Et vous, compagnons joyeux
Il faudra vous dire adieu
Tout quitter, doux paysages.

Les citations qui précèdent sont tirées de *Signes de Soie,* livre paru en 1951 aux « Editions du Griffon », troisième volume du poète précédé de *Vers l'Ile* et de *Trois Miroirs pour un Visage.* Il faudra attendre plus de vingt ans pour qu'une nouvelle œuvre paraisse : *Raisins de Muscade,* à l'enseigne de « La Mandragore qui chante » (la Baconnière). De prime abord, ni le ton, ni le métier n'ont changé. Robert Simon dit des moments privilégiés dans de brefs textes qui visent à enfermer le fugitif. Le thème de l'amour est plus fréquent, la femme aimée se confondant avec la nature. Certaines notations rappellent les grandes voix amoureuses :

Rien de toi ne me lasse ou me laisse orphelin.

Parfois, fait nouveau, un parfum d'évangélisme :

On ne possède rien que ce qu'on a donné.

Soudain, un tournant, plus exactement une faille. Le poète n'est plus celui du bonheur, il met sa vie en doute ainsi que l'harmonie du monde, une plainte sourd :

J'aurais besoin d'aimer sans qu'il soit besoin d'être.

L'amour s'accompagne de l'idée de la mort. Si l'on ne rencontre pas d'hallucinations, on trouve des visions tragiquement prémonitoires, de curieux dédoublements de la personnalité :

Un mort occupe mon prochain tombeau.

Cette mort évoquée est un retour à la nature que le poète associe au renouveau, revenant ainsi à l'espoir de sa jeunesse.

Je suis un arbre en marche, mes rameaux respirent
des oiseaux ont niché dans mes paumes ouvertes
et quand viendra la mort me trancher de sa hache
la lame rougira non de sang, mais de sève.

L'arbre, signe viril, signe de force. Les oiseaux ? Robert Simon voit dans l'arabesque de leur vol, dans leur ivresse d'azur ce que sa jeunesse avait porté d'espoir, une promesse d'infini et de fraternité. Dans les poèmes-testaments de la fin du recueil, il en est un qui est le poème de la désillusion. Si je le cite dans son entier, c'est que le poète, fidèle à sa vocation, dépasse son expérience pour parler de la tristesse de presque tous :

J'ai perdu mes oiseaux, j'en avais les mains pleines.
Certains sont envolés derrière la colline
j'en ai donné beaucoup aux hommes rencontrés
le plus fidèle à celle qui déjà m'oublie.

Il m'en était de quoi peupler une volière
les hommes les ont pris et les ont massacrés
leurs plumes accrochées aux buissons de la route ;
et je n'entendrai plus le chant des exilés.

Passant, si l'un d'entre eux a peut-être survécu
réchauffe-le, en le serrant sur ta poitrine
et parle-lui de moi qui les ai tant aimés
mes oiseaux envolés et mes oiseaux volés.

Ayant porté jusqu'au seuil de la vieillesse la vertu et les refus de l'adolescence, Robert Simon n'a plus accepté la grisaille du quotidien, il a cédé à la maladie. Il n'a pas admis que la vie ne fût pas un éternel été. Mais *Raisins de Muscade* et l'existence de notre ami se terminent sur un acquiescement, sur la conquête d'une autre éternité :

Saison d'apaisement sois celle
où soumis je m'endormirai
étincelle
d'éternité.

Weber-Perret

L'ŒIL - MARGELLE AU PUITS SILENCE

Quelques notes sur les poèmes de Robert Simon

Il y a, dans *Raisins de Muscade,* un vers qui m'avait frappée, je me souviens, comme un indice particulier de la poésie de Robert Simon, à la fois comme une réponse possible et comme une interrogation, comme un appel et comme un repoussement et, finalement, comme un chiffre peut-être de ce silence où Robert se retirait, sans froideur aucune, au contraire, avec une douceur obstinée qui paraissait savoir son chemin, qui paraissait avoir reconnu sa nécessité, et devant laquelle on restait non pas abandonné, mais comme suspendu, attentif à des signes certes de plus en plus ténus, qui se découvraient cependant, on le savait plus tard, comme le tissu d'une profonde et silencieuse complicité.

Ce vers, seul sur sa page, c'est le suivant :

J'aurais besoin d'aimer sans qu'il soit besoin d'être.

Aujourd'hui que nous avons la somme des signes qu'il nous laisse, l'interrogation peut se faire plus exigeante, plus précise ; elle peut essayer de remonter du fond du silence jusqu'à sa source : déchiffrer les signes.

Or, ce qui apparaît d'abord, figé par l'apparente contradiction des sens, c'est, dans plus d'un poème, un côtoiement aigu entre un mouvement et sa négation, ou entre un mouvement et l'immobilité ; entre la vie et la mort, la parole et le silence. C'est le sable et l'épi entre lesquels

insensible est la nuance [1]

c'est aussi l'heure qui

ne se connaît totale plénitude
qu'au milieu des semences du temps arrêté...

(id. 45)

et c'est, dans *Vers l'Ile* déjà (ce chant de jubilation apparemment sans faille) que :

seule la rose (...)
et *seul un oiseau (...)*
savent aimer d'amour sans ombre.

La rose et l'oiseau vont devenir, de plus en plus clairement au fil des années, les signes d'une parole poétique qui est à la fois liberté, silence et absolu. Les poètes sont des « oiseleurs » [2] qui tendent les filets du poème [3] pour y prendre un oiseau de l'aube, par exemple, un oiseau magique dont va naître « tout un été » [4] ; et les « roses sans dilemnes tant subtils » se substituent aux « beaux oiseaux » déchirés du poème [5] dans une alternance tout à fait évidente.

La rose et l'oiseau sont liés aussi à la femme aimée ; ainsi dans « la rétive, la rebelle » [6] qu'il faut « cueillir », mais qui s'éloigne avec un bruit d'ailes ; ainsi, plus explicitement encore, lorsqu'il est dit par exemple :

Je n'ai de chants que ceux appris
Aux lèvres de celle que j'aime [7].

Ces relations cependant sont les plus claires dans ce poème très compact de *Raisins de Muscade* (p. 21) : « J'aime l'étoile éclose au bord de ta paupière », qui contient non seulement les images de la rose et de l'oiseau, mais se construit lui-même comme un filet destiné à capter, à retenir le monde et à le recréer doublement, dans la femme aimée et dans le poète, trois pôles entre lesquels se jouent des jeux de reflets, d'écho, des

échanges très subtils, et comme une fusion où seule triomphe, en fin de compte, la nature.

Un filet : ailleurs, c'est un piège, une rétine, « un regard intérieur dont la témérité perce le mur afin que se découvre et brille un univers magique en soi ressuscité » (*Raisins de Muscade,* p. 45) ; mais toutes ces images — filet, piège, rétine, regard — sont axes d'un mouvement qu'on retrouve lui aussi tout au long de l'œuvre de Robert Simon : du dedans vers le dehors ; du dehors vers le dedans ; puis, ce double écran, ambigu, le *mur,* et le fait que cet univers magique *se découvre* et *brille,* ce qui le signifie insaisissable dans une certaine forme de sa réalité.

Ailleurs encore, si les images paraissent s'éloigner de ces symboles, c'est leur structure qui reproduit le même mouvement, qui reproduit en particulier la structure même de l'œil : cercle d'ombre (margelle de fontaine, forêt) au milieu duquel s'ouvre la pupille (fontaine, flaque d'eau, clairière) ; et c'est dans/sur la pupille que s'opère l'échange : entre le dedans et le dehors, mais aussi entre le haut et le bas (image de l'arbre, le ciel contenu, reflété dans l'eau), entre l'infini divin et le fini humain. C'est, exactement, par exemple, la structure de « Veille » (*Vers l'Ile,* p. 51).

D'ordinaire, et plus tard, cette forme devient plus elliptique, davantage médiatisée ou plus sourdement mêlée à l'émotion. S'y révèle d'ailleurs une angoisse que *Vers l'Ile* ne fait qu'annoncer ; c'est ainsi que le poème « Le silence et l'ombre à peine... » [8], lui aussi un exemple frappant de cette structure en forme d'œil, voit mêlé le « goût de mort » à celui de l'amour, et dit les sources « perfides » ; et c'est ainsi sans doute qu'il faut comprendre la forme plus nettement interrogative de *Signes de Soie.* Mais surtout, c'est dans *Raisins de Muscade* que cette

vision et la structure qu'elle entraîne ont leur efficacité la plus signifiante ; le silence du dedans est mûri ; il est devenu le réceptacle d'un monde recréé qui est désormais presque quitté dans sa réalité ; et, à l'intérieur, le monde a pris sa dimension attendue : religieuse, éternelle. La nature ne se distingue plus de l'être ni l'être d'elle — mais dans ce fusionnement, c'est l'être qui s'efface :

Je n'ai plus d'âme que graine [9]

ou encore :

Je suis un arbre en marche (...)
et quand viendra la mort me trancher de sa hache
la lame rougira non de sang, mais de sève [10].

Or, la nature est antérieure ; elle est le silence, une durée sans durée, répétitive, donc éternelle. Et ce fusionnement qui, chez Robert Simon, procède d'une très ancienne démarche, ressemble au retrouvement d'une mémoire — d'une mémoire du futur dans la mesure où elle est, aussi, désir. A cet égard, il y a, dans *Raisins de Muscade,* un poème très révélateur. C'est :

Avant l'arbre était le feu
avant le feu le silence
royaume d'une opulence
à la mesure des dieux.

Ecueil de ma souvenance
pourtant l'aube quelquefois
éveille un écho de voix
dont je sais la provenance [11].

Robert Simon oppose ici au double mouvement commun des choses (arbre, feu, silence ; ou : néant (silence), feu, arbre) une succession de mémoire, retour par l'arbre

et par le feu au silence d'origine, royaume des dieux. Or, l'arbre, très souvent, symbolise ici le poète, l'être « des deux royaumes » pour dire comme Rilke, couronne dans le ciel et les racines profondément en terre, portant parmi ses branches les nids des « oiseaux ». Mais ce n'est pas la parole poétique qui est à la mesure des dieux, c'est le silence qui l'est, vers lequel la mémoire remonte comme vers un havre ; et la parole, l'« écho d'une voix » seulement, est un « écueil » à cette remontée.

Contradiction, dirait-on, entre la fonction poétique acceptée et le désir d'un lieu réconcilié, sans paroles ; contradiction semblable à celle de « J'aurais besoin d'aimer sans qu'il soit besoin d'être ». Comme si le mouvement d'aimer devait être un parfum (« les saisons mortes sentent bon » [12]), une émanation non d'être, mais d'avoir été (« Un mort occupe mon prochain tombeau » [13]). Une pupille où vient l'image, où elle se reflète et où elle s'épanouisse selon son évidence propre — sans paroles.

La poésie a-t-elle été, sur ce chemin, comme une margelle du silence ? On pourrait le dire peut-être s'il n'y avait, dans les recueils de Robert Simon, ces poèmes tout à coup différents, d'une parole comme plantée en plein cœur de la réalité. Ce sont, toujours, des poèmes d'amour. C'est, d'ailleurs, le « besoin d'aimer » réaffirmé en même temps que le désir de n'être pas, et l'aveu implicite contenu dans le conditionnel de ce même vers.

Cet autre aspect, complémentaire, de la poésie de Robert Simon, il conviendrait néanmoins de l'examiner à son tour dans toutes ses profondeurs. Plus immédiatement lisible, et d'ailleurs évident depuis le premier recueil, évident dans sa vie même, il offre une autre sorte de mystère, qui est celui du vécu. Et ce mystère ne nous appartient pas. Mais sans doute n'est-il pas

excessif de penser que c'est une dimension qui a permis, régulièrement, la résurgence de la parole dite, de la poésie, puisque

Pour elle, j'ai mûri longuement mon silence ;
les oiseaux égarés de mes sentiers d'hiver
ont appris ma mesure et su ma vigilance
et la lente aventure exacte de mes vers [14].

Monique Laederach

[1] *Raisins de Muscade*, p. 3.
[2] *Trois Miroirs pour un Visage*, p. 17.
[3] Idem, p. 12.
[4] *Signes de Soie*, p. 43.
[5] *Trois Miroirs pour un Visage*, p. 41.
[6] Idem, p. 24.
[7] Idem, p. 29.
[8] *Trois Miroirs pour un Visage*, p. 40.
[9] *Raisins de Muscade*, p. 35.
[10] Idem, p. 34.
[11] Idem, p. 37.
[12] *Raisins de Muscade*, p. 55.
[13] Idem, p. 65.
[14] Idem, p. 51.

R. S.

Relire le poète qu'il est, se souvenir de l'homme qu'il fut, c'est là une activité de l'esprit, de la sensibilité, de la mémoire, et la pente qui nous ramène à lui est aisée. Mais comment croire qu'il soit facile de le retenir dans sa marche en nous ?

Un jour, il m'a parlé des oiseaux, un autre jour, des truites de l'Allaine. Ses cages, pourtant fragiles, étaient vastes comme le ciel, et ses mains, dans l'air ou dans l'eau, n'enlevaient rien de leur transparence ni à l'air ni à l'eau.

Il a aimé aussi les abeilles, les lézards et les chevaux sous le vent, tout ce qui vibre dans la lumière des hautes saisons, les roses, les avoines.

Et, plus tard, à l'orée des forêts, l'herbe.

Son regard s'est incliné vers la terre où sont les choses effacées qu'on ne cueille pas. Il y a vu la fougère, l'ancolie et, pour la première fois, il les a nommées plutôt que les roses, les vignes ou les avoines et, sans qu'il ait gravement changé pour qui que ce fût, il a dû dire le passé plutôt que le présent.

Faut-il rappeler que les hommes ont un destin ? Celui des poètes n'est pas moins dérisoire. Mais, proclamé par eux, et comme brandi à la pointe des mots, il étonne, il dérange, et même c'en est trop d'avoir à comprendre...

Que savions-nous de Robert Simon ? J'ai été de ceux qui l'ont encouragé à rompre le silence où il s'est maintenu vingt ans. Il m'écoutait, il souriait ; il avait un geste de la main. Je n'allais pas plus avant dans cette voie maladroite, et lui, songeant à reprendre son compte, non des titres publiés, mais des jours, il me rappelait à des moments heureux où toute la vie s'était prise.

Il avait, pour les choses, une attention d'oiseleur, et, pour les êtres qu'il aimait, il était comme un frère.

Sa poésie est en marche, animée par des mouvements qui suggèrent la traversée, l'essor, le vol en spirales, mais aussi la dérive, la volte-face. Dans l'air où passent les oiseaux, les nuages et les pluies, c'est là que sont les signes (peut-être les réponses), et tout ce qui vit sur la terre attend. Mais encore faut-il consentir à bien recevoir, à lire sans trembler.

Un jour, il est entré, les yeux ouverts, dans son déclin. Il a dit ses derniers chants et, fidèle à lui-même, il a suivi exactement la route qu'il convenait de suivre.

Celle du retour à soi, des décomptes, et pourtant des souvenirs. Car sa route ne fut pas sans refuges. Il allait d'une saison à l'autre, guidé par la mémoire, et celui qu'il avait été dans la durée, il l'était encore dans l'instant.

Il a, je crois, tout accepté. Jusqu'à cette haine à n'être que soi-même dont il a parlé, mais non pour lui seulement, pour chacun de nous.

Jean-Pierre Monnier

ROBERT SIMON L'OISELEUR

et je n'entendrai plus le chant des exilés.
(*Raisins de Muscade*, p. 67)

J'ai perdu mes oiseaux, lit-on dans le poème en exergue. Est-ce un aveu, une plainte ou une accusation ? Depuis quelques années, le destin de Robert Simon me paraissait tragique. Il avait perdu confiance en lui-même, doutait de ses amis, désespérait de se faire entendre et — je le tiens d'un peintre jurassien — se plaignait d'être abandonné par la confrérie des gens de plume. Lors de nos rares rencontres, j'ai tenté de l'encourager, mais que peuvent quelques mots quand il est trop tard ?

Il avait perdu plus que ses oiseaux : il s'était perdu. Sa place d'éducateur et d'écrivain restait vacante, mais j'imagine que son tourment venait d'ailleurs. Loin d'être naïf, il ne se faisait pas d'illusion sur le prestige décroissant du poète, mais justement à mesure que la société le déclassait, il aspirait à sa place posthume. Comme une graine, il devait mourir pour germer.

A travers mes souvenirs épars, je cherche celui vers qui tendait Robert Simon, celui qu'il est devenu à notre insu, celui à qui je suis fidèle en ce moment parce qu'il avait pris le risque, lui par ailleurs si méticuleux, de m'aborder sans préventions. Ce que j'apprendrai de lui par cet hommage et plus tard encore, je l'espère, recouvrira cette première impression sans l'effacer : il représentera ce visage que, faute de pouvoir le débarrasser de ses masques, j'avais d'emblée reconnu en lui par une espèce de divination ou de connivence. Acquis l'un à l'autre par une lumière originelle, nous ne laissions pas descendre l'ombre de la connaissance. Je l'ai vu amer, insulté, en colère comme si j'assistais à un divertisse-

ment destiné à d'autres. Cependant, je compris un jour que je ne le retrouverais plus de son vivant.

Cette prémonition eut lieu lors d'une « lecture à quatre voix » à la librairie Luthy, à Bienne, dans les années soixante. Je l'entends détacher ses vers comme s'il égrenait un collier de perles, d'une voix faible, brisée, monotone. Je vois ses deux mains tâtonner comme pour concéder à la nuit un triomphe définitif. Je me souvins de sa voix aiguë au moment où il avait démissionné de l'Ecole française de Berne. Cette fois il abdiquait.

Je persiste à croire en lui, en sa finesse d'une élégance si subtile qu'elle passait inaperçue. Je faillis un jour prendre cause pour lui, l'entendant traité de cuistre, mais l'injure ne pouvait l'atteindre et il avait des vertus de patience enviables. Alors pourquoi ses réserves et ses ressources se sont-elles épuisées, par quel maléfice ses raisins de muscade ont-ils été changés en un vil alcool ? Je ne sais, mais je cherche le secret dans son œuvre toute de patience, de précision et d'attention :

L'aventure est ici :
à l'orée des forêts
ma présence latente sans cesse aux aguets.

Il semble avoir mûri dans la conscience de la dessication. L'attention qu'il porte aux forêts opaques de la vie est elle-même transparente et lumineuse. Son art du vers, il le consacre à polir les formes héritées — chez lui d'une régularité cristalline — jusqu'à ce que leur fixité, leur dureté même reflète son émerveillement. Ne suivant aucune mode, il n'a cherché à innover ni en se façonnant des formes personnelles ni en explorant les décombres produits par les machines de mort pour une âme exclue. Cette attitude intemporelle a fait de lui un

poète de la nature telle qu'elle est et restera : imprégnée de la sensibilité la plus fine, comme spiritualisée par la poésie de tous les temps. De la nature marginale et sacrée qui survit à une société de robots fonctionnels et irresponsables.

En dehors des courants du modernisme, Robert Simon laisse percer une plainte résignée :

triste d'être né trop tard

Cependant, et c'est ici que la poésie s'affirme, au lieu d'en appeler à la pitié, il puise dans sa vie la sève d'une plénitude :

Respire ! Laisse avec lenteur
t'envoûter l'haleine saline

Son art distille un parfum choisi parmi les essences reconnues. S'il fixe une impression passagère, c'est pour l'éterniser. Il raréfie les thèmes, élève les vocables, cisaille les images :

chaque rime est une abeille
d'or massif sur rameau vert.

Raymond Tschumi

LETTRE A ALPHONSE WIDMER

— — — — — — — — — — — — — — — — —

(...) Alors que je m'étais réjoui de participer à l'hommage à Robert Simon, je me suis vu contraint d'y renoncer.

Après avoir rédigé deux articles, je me suis aperçu que l'un se ramenait à l'exégèse d'une poésie qui m'est particulièrement proche et que le second, qui devait m'acquitter d'une dette douloureuse, risquait d'être mal compris et mal interprété. Voici : la mort de Robert Simon m'a privé de la joie que je me faisais de pouvoir rencontrer, *enfin, ce frère lointain, toujours sur la défensive, et dont la réserve était en partie due à la nostalgie, à l'inquiétude, au tourment secret d'une inadaptation foncière qui lui était devenue insupportable. Nous avions pris rendez-vous. Il savait l'estime et l'amitié que je lui portais, les résonances que sa poésie éveillait en moi, mais la maladie et la mort se sont unies pour empêcher une prise de contact. Mon affection fraternelle lui était donnée depuis longtemps, et cependant jamais, en dépit de nos rencontres occasionnelles, je n'ai* pu, *je n'ai* su *partager avec lui la parenté spirituelle, l'affection fraternelle ressenties au profond de moi-même. Sa mort est un reproche que je ressens douloureusement.*

Pour l'instant, tout partage, toute explication serait indiscrète et risquerait d'aller à l'encontre de mes vœux.

Simon s'en est allé sans que nous n'ayons pu nous retrouver vraiment.

J'aurai, je l'espère, la possibilité, longuement, mais plus tard, de rendre à ce poète frère, à ce mal connu, l'hommage que je lui dois.

Excusez-moi de m'abstenir, et de me taire, pour l'instant. Je n'en percerai pas moins, le jour venu, le barrage du destin.

Je vous devais cette explication.

Pardonnez-moi et comprenez les raisons profondes d'une abstention qui me pèse et m'est tourment.

Nous n'en sommes plus aujourd'hui à l'époque des Tièche, et des Paul Gautier qui, nés à quelques semaines de distance en 1843, et réalisant leur œuvre à quelques kilomètres l'un de l'autre, ne se sont jamais *rencontrés, eux qui furent les deux promoteurs, chez nous, d'une poésie véritable. (...)*

— — — — — — — — — — — — — — — —

J.-R. Fiechter

L'OR DE L'INSTITUT

Pendant que d'autres disent le plus heureusement du monde ses vertus de poète exact et chantant, j'aimerais rappeler, de lui, une autre image, mineure sans doute, mais que j'ai bien connue : celle du trésorier de l'Institut jurassien. Cette charge, il la revêtit longuement, puisqu'il fut du premier comité sous la présidence de Marcel Joray, puis du second, sous la mienne, et encore du troisième, avec Henri Carnal, soit pendant plus d'une vingtaine d'années.

C'était le trésorier le plus arrangeant qui se puisse, et qui avait profondément conscience que l'argent n'est qu'un moyen. Moyen de réaliser les buts de l'Institut, par des subsides, ou des achats, par des soutiens financiers à des publications, des expositions, des concerts. Aussi s'entendait-il merveilleusement et sans bavardage à faire couler la dépense à bon escient. Alors que tous les caissiers du monde se lovent sur leurs sous, comme les poules sur leurs œufs, et piaillent haut : « Cessez, on n'a plus d'argent », lui n'a jamais freiné un projet en prétextant le manque de pécune. On n'avait pas encore dit : » L'intendance suivra », mais Robert Simon fut toujours intimement persuadé qu'elle suivrait, et il est vrai que, grâce à lui, elle suivait en effet.

Il créait ainsi un filon de facilité que les présidents successifs de l'Institut ne demandaient pas mieux que d'exploiter. Car l'imagination va vite quand elle n'est pas retenue par les frottements de la finance : elle suppute, elle propose, elle construit, elle galope. Simon laissait galoper. — « Cela ira, Robert ? » — « Cela ira. » On n'avait pas besoin d'en savoir davantage, ce laco-

nisme invitait à passer outre. Et même et surtout lorsqu'il s'agissait d'entreprises vastes et parfois coûteuses, comme certaines grandes expositions des premiers temps de l'Institut, comme la publication des lithographies jurassiennes ou de l'*Anthologie,* ou le récent pressage des disques de compositeurs jurassiens, jamais l'attente du comité ne fut déçue. L'argent était là, en réalité ou en espérance, judicieusement réparti, judicieusement dépensé. Et toutes les opérations s'épuraient en une paperasse simplifiée, où les chiffres minces de ce garçon mince s'alignaient sans faille. Il y avait visiblement, dans son administration, un reste d'Ecole normale et de discipline militaire (tout de même, il avait porté des galons). Ainsi, grâce à sa connivence, nous avions loisir de nous entêter à des sujets et projets dorés, qui lui plaisaient aussi et qu'il s'employait à rendre possibles, car plus minutieusement que nous, il avait fait « l'enquête de tout et le compte de tout » et trouvé que le jeu en valait la chandelle.

C'est avec le temps qu'il était devenu de plus en plus laconique. Mais au début, fort soucieux de faire triompher (sans fanfares) la vérité raisonnable, il était tout à fait capable de toute sorte d'intéressantes initiatives que le comité s'empressait de faire siennes. Il n'aimait pas spécialement les débats publics, auxquels il préférait les entretiens privés, où il n'est pas nécessaire de donner de la voix. Mais tout prêt aussi, quand il fallait, à plaider fort une cause juste, et en particulier la cause jurassienne. Sur ce point, on l'a toujours trouvé intransigeant, se refusant obstinément à confondre le bien et le mal et à mêler les torchons avec les serviettes.

Quand il fut malade, il nous revint transparent. Je me rappellerai toujours avec la même émotion ses apparitions sur la porte des salles où nous appelaient nos

réunions. Dans sa maigreur bouleversante, sous son apparence friable, derrière la maladresse de certains de ses gestes, il nous faisait cependant la surprise d'être toujours le même, et il apportait à nos délibérations la toujours même lucidité. Courageusement il acceptait, comme un vieil homme (quoiqu'il ne le fût jamais), en tout cas comme un stoïcien, le sursis que lui proposaient la maladie et la médecine. La caisse, elle, se portait toujours bien. — « Cela ira, Robert ? » — « Cela ira. » Le bref dialogue se poursuivait avec l'ombre fidèle du fidèle Robert, qui trouvait en sa toute faible constitution des dernières années des ressources toujours nouvelles pour se survivre et nous étonner.

Il nous montrait qu'il est possible d'appartenir à la fois, dans la faiblesse de sa chair, à l'en deçà et à l'au-delà, possible de vivre de rien, de participer de la nature des oiseaux et des fantômes. Il était transparent comme les poètes qui entretiennent des relations particulières avec les pinsons et les rouges-gorges, comme Oscar Vladislas de Lubicz Milosz ; ou qui se grisent d'un vers délicatement ourlé à la manière d'un pétale de lys ou de pivoine ; ou qui sont capables, comme Jean de Boschère, de se nourrir durant une saison, par exemple, des nuances infinies du rose, du laurier à la crevette, de la joue au flamant. Pendant qu'il ne disait rien, on se félicitait que notre parfait trésorier accumulât, tout en veillant d'ailleurs comme on a dit diligemment sur nos trésors, des trésors d'autres richesses, tout intérieures, monnayables en mots eux aussi durement conquis et pesés, comme sa présence.

Tel était notre trésorier. Mais maintenant il est mort, et quelque chose de nous est mort avec lui.

Pierre-Olivier Walzer

SUR LA TOMBE D'UN POÈTE

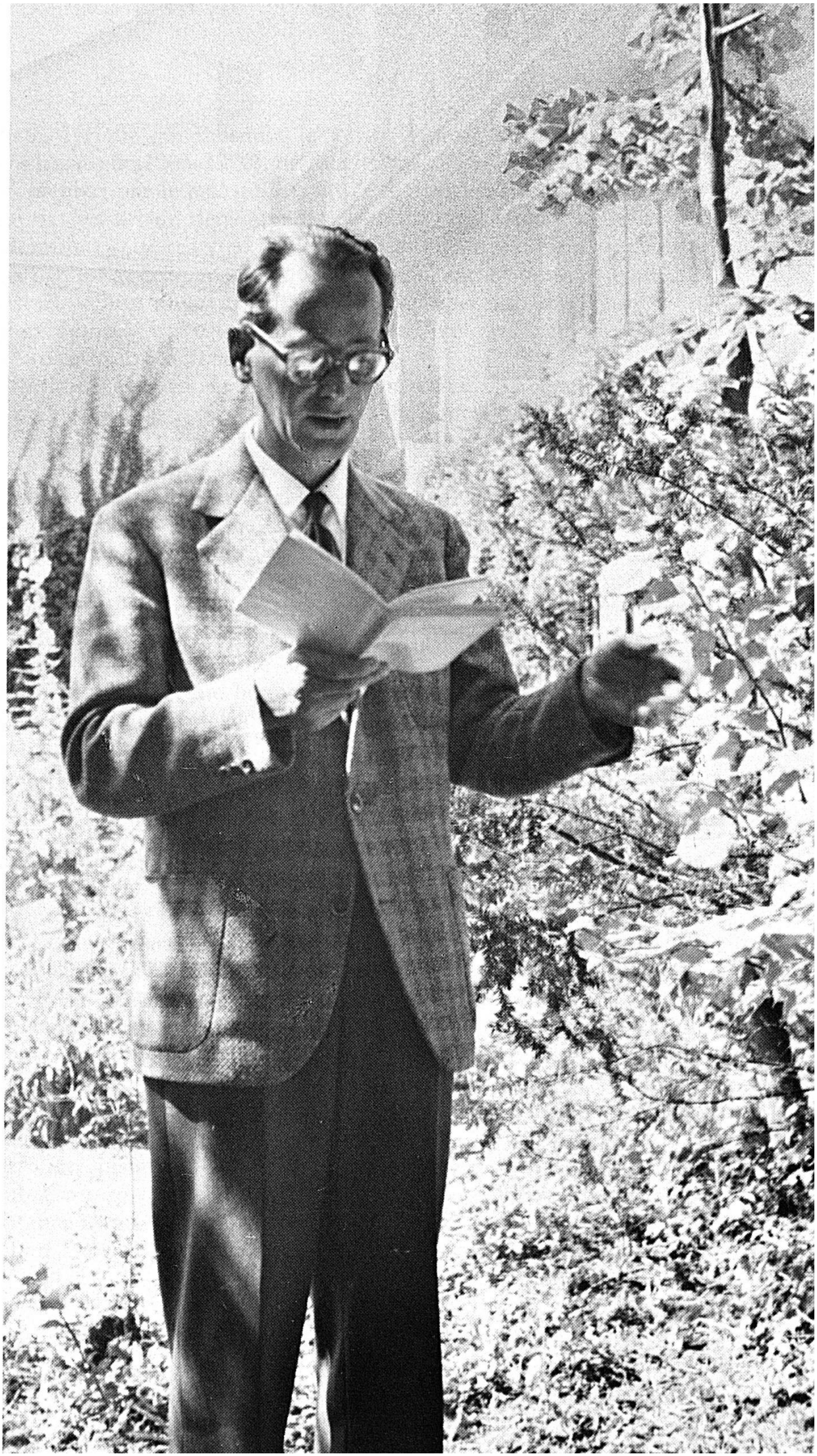
J'ai du mal à supporter la mort de Robert Simon. Je traîne, depuis ce mauvais jour, un malaise confus. Un poète qui meurt emporte dans son suaire une part de la beauté potentielle du monde. L'absolu est comme dévalué.

Pour qu'advienne, dans nos sociétés rudes, frustes et crues, la si rare et si précieuse naissance d'un poète, il a fallu la rencontre de tant de hasards, la conjonction de tant de circonstances, le faisceau de tant de conditions, l'exaucement de tant de dévotions secrètes, que la mort, quand elle vient accomplir la tragique sentence, a bien plus qu'un pauvre mortel à détruire. Aussi le saccage est-il immense ; quelque chose s'est écroulé sous nos yeux comme un château de sable patiemment érigé par un enfant. Car c'est bien d'architectures friables qu'il s'agit, dont la hardiesse n'arrive pas à cacher la dérision. Quoi ! une vie tout entière enfiévrée par le rêve, plus d'un demi-siècle de quête ténébreuse, des labyrinthes d'errance famélique, un univers de gestations fabuleuses : mythologies, métamorphoses, écoute, intense écoute de l'Etre, ébridement (ô récompense !) des sources intérieures, quoi ! tout cela réduit à la matière de quelques minces recueils de vers, d'une pincée de poèmes que presque personne n'a lus, que personne ne lira plus... sauf miracle, miracle ou accident.

Il y a là de quoi crier casse-cou et sauve-qui-peut aux jeunes étourdis tentés de prononcer leurs vœux perpétuels dans les couvents, les noirs couvents, les dévorants, les tendres, les délectables couvents de poésie. Et pourtant Robert Simon, sachant ce qu'il savait, n'eût pas esquissé un geste pour retenir le mirliflore aux portes des clôtures. C'est qu'il avait trouvé dans son labeur d'orfèvre toute la joie qu'il est possible à un homme d'espérer. Précieux, savant et blasonneur, il travaillait à son rêve, rêvait à son travail, absent de tout ce qui n'était pas Elle : la poésie affinée au bout des purifications du langage, le philtre après les filtres.

Où sont-ils ces mots de sang
Dans l'art occulte conçus ?
Le poète qui les sut
Mourut en les prononçant.

On voit tout de suite que le poète qui a écrit ces vers miraculeux est une sorte de prince ou de roi de Thulé, en tout cas déjà une ombre, une proie de l'Ailleurs. Aussi, quand éclata la flambée



politico-lyrique qui incendia le Jura (le point de cuisson se situe entre les années1965-1970), ne faut-il pas s'étonner que notre poète, déjà meurtri par le mal qui devait l'achever, ait cru devoir à l'intégrité de son art de demeurer en retrait de la furieuse bataille qui se déroulait sous ses yeux. Il est vrai que sa main déjà tremblait, mais il n'est guère pensable que le vieux sang ajoulot qui bouillait dans ses veines et la débilitante incompréhension des gentils, au milieu desquels sa profession l'obligeait de vivre, ne dussent le faire rugir dans ses liens.

Certains esthètes incorrigibles trouveront sans doute déplacée cette allusion politique à l'intérieur d'un hommage funèbre. Je suis un écrivain, pas un thuriféraire. Il m'aurait semblé malhonnête de noyer dans le silence cette époque où tous les écrivains jurassiens furent confrontés très profondément au problème de l'engagement dans le combat politique. Et Robert Simon était aux premières loges en tant que membre du comité de l'Institut jurassien qui ne faillit pas à son devoir en portant le fer dans l'abcès. Après des journées terribles de discussion, au cours desquelles s'affrontaient les philosophies, les tempéraments et se mesuraient les courages ou les aliénations, l'écrasante majorité des artistes et hommes de science jurassiens (une bonne moitié est originaire du Jura méridional) votèrent protestation et refus comme aujourd'hui encore ils rejettent la brisure politique du Jura perpétrée par le sous-plébiscite. Par fidélité à la cohésion et à l'unité de leur institution culturelle, ils affirment leur foi en un Jura ressoudé.

Quant à moi, j'ai toujours considéré mon engagement politique comme un engagement culturel. Nous avons vécu, et nous vivons encore une aventure de style révolutionnaire qui apparaît rarement sous une lumière aussi nette. La tension culture-politique ressemble à un attelage dont les chevaux, la plupart du temps, tirent à hue et à dia. Quand l'urgence culturelle l'exige, la culture doit être le cheval de flèche. Et qui pourrait douter que la mobilisation de tout un peuple pour la justice et la liberté ne soit une revendication d'urgence culturelle ? Les intellectuels jurassiens (et singulièrement les poètes sur qui retombe le gros de la charge culturelle) qui, par lâcheté d'esprit, par paresse, indifférence ou pusillanimité, ont raté le tournoi et la fête, se sont condamnés à battre leur coulpe et à se morfondre jusqu'à la fin de leurs jours. Pour moi, le souvenir de ce combat au corps à corps hérisse encore ma barbe grise, donne quittance à ma vie en dents de scie et parfume ma jeunesse finissante. Et même dans l'exil où je me suis volontairement enfermé,

il n'est pas de jour que je ne rêve aux cours d'amour, aux veillées d'armes et aux chansons de guerre des compagnons de la plume au fusil.

Chaque génération est confrontée en permanence aux contradictions qui sous-tendent les rapports de la culture avec la politique. Mais ces contradictions connaissent périodiquement des crises, provoquent des bouleversements qui réveillent ou anesthésient les consciences. A cet égard, notre génération (celle de Robert Simon) aura été gâtée, qui connut successivement deux drames. Je viens de parler du second : le drame jurassien ; le premier porte le chiffre de la Bête : 1940. En 1940, la Suisse romande demeure la seule région francophone d'Europe à disposer encore des libertés politiques et culturelles. La France est occupée, les Wallons sont écrasés et les Valdotains muselés par le fascisme. Encore ici, c'est l'urgence culturelle qui nous contraint à prendre conscience de notre francité et de nos impérieux devoirs. Beaucoup parmi les jeunes Jurassiens (Simon a 22 ans, Schaffter 23, j'en ai 24, Walzer 25) se sentent soudain culturellement orphelins, singulièrement complexés et bien mal armés pour affronter d'aussi énormes responsabilités. L'aventure des « Portes de France » n'est pas qu'une folie de jeunesse, c'est, en 1942 à Porrentruy, la construction d'un solide bastion qui forme avec ceux de Neuchâtel, Fribourg, Lausanne et Genève, un second front, une ligne de repli, de résistance et de contre-attaque culturels au milieu du désastre. Notre langue, la liberté de ceux qui la parlent, ce sont des choses essentielles, vitales, maternelles, sacrées. Dans cette atmosphère de flambeau rallumé, de deuxième Rome moderne, paraît le premier recueil de Robert Simon alors que *Trois Miroirs pour un Visage*, conçu au temps du mépris, sort aux « Portes de France » en 1946. Certes, il n'est, dans ces ouvrages, ni question de guerre, de résistance ou d'anathèmes. Ce sont des vers français, tout simplement, des vers de haute mesure, des vers qui sonnent juste, des vers parfaits. Et tout ce que la culture française jugulée attendait d'un poète français du monde libre, c'était cela, des vers parfaits. Il y a des moments où même un poème d'amour devient un poème politique.

Ah ! qu'il était pimpant et chaleureux le petit bureau des bords de l'Allaine que le bon vieux maître imprimeur Alfred Frossard avait offert à notre jeune entreprise ! Jamais maison jurassienne n'avait vu défiler tant de poètes, tant de résistants, tant d'écrivains en fuite. C'est là que Robert Simon avait noué ses premières relations littéraires et prenait place à côté de Crisinel, Roud, Gaberel,

Corinna Bille, Chappaz et Jaccottet, pour ne citer que les poètes romands. Il y a de cela tout juste trente ans (hier, on dirait) le temps d'une longue prière dite à mi-voix dans un demi-sourire :

Les jeux sont faits ; muses merci
Qui permîtes mes soliloques.

Ce que les jeunes éditeurs que nous étions, Walzer, Schaffter et moi, aimions dans la poésie de Robert Simon : une fragilité si authentique qu'elle en devenait souveraine, un art poétique très proche de ce que notre passion de pureté souhaitait (dans l'écume éblouissante de Valéry et le chatoiement de l'auréole symboliste), un regard lucide du poète sur la création poétique (avec tout de même un certain vertige des pouvoirs du langage) et surtout une ferveur tremblante, parfois exaltée, mais retenue et dominée par une étonnante science de la mesure. Et puis n'était-il pas urgent de réagir contre les manières débraillées du vers-librisme ? A temps sévères, prosodie sévère. C'est dans les temps troublés que le besoin d'un vrai recours aux anciens se fait sentir.

Robert Simon laisse une œuvre mince (bien que tout, paraît-il, soit loin d'avoir été publié) mais quel témoignage et quel acte de foi ! On n'a pas fini de disserter sur le destin littéraire souvent privilégié des enfants d'instituteurs. N'est-ce pas le cas d'un bon tiers des écrivains jurassiens ? Il y aurait là une étude bien révélatrice à entreprendre. Une famille d'instituteurs, cela doit tenir du giron culturel et du sacerdoce social.

Et voici que s'est éteinte une des précieuses lampes qui brillaient dans la nuit jurassienne. Aussi longtemps qu'une autre lampe ne sera pas venue, la nuit jurassienne sera plus noire. Comme les moines qui prient dans les cloîtres, les poètes, sans souci de gloire ni de récompense, accomplissent leur tâche sacrale de porteurs de lampe et de petits rédempteurs. A ce stage de la sérénité intérieure, n'est-il pas émouvant cet ultime adieu du poète, ou plutôt cet ultime dépouillement, cette ultime évasion :

Ah ! n'être qu'un éclat de plume au fond du ciel
et quitter ce manteau d'artères et d'entrailles...
N'être, au-delà de l'homme et au-delà de l'ange
qu'une infime parcelle de gel et d'azur !

Voici le poète Robert Simon réduit à ce qu'il a pu ravir à l'au-delà et transcrire de sa vision. Il me fit l'honneur, un jour, de

se dire mon féal. L'ancien a pris le deuil, le poète survivant se penche sur le poète mort, un mort dont le cœur, je le sens, n'a pas encore fini de battre.

Jean Cuttat
Presqu'île de Guérande
Haute-Bretagne

Octobre 1976

ROBERT SIMON

Robert Simon est né à Buix, le 13 juillet 1918. Après avoir obtenu son diplôme d'instituteur à l'Ecole normale de Porrentruy, il entreprit des études de lettres aux universités de Berne et de Lausanne. Il enseigna quelque temps à Lajoux, puis à l'Ecole secondaire de Malleray dont il devint le directeur. En 1959, il fut appelé à la tête de l'Ecole française de Berne mais, estimant « impossible » la situation de l'établissement, il renonça dès 1962. Il reprit alors l'enseignement du français, au Progymnase et au Gymnase de Bienne. Miné par la maladie, il mourut le 9 février 1976, à Bienne où il repose.

Robert Simon était membre fondateur de l'Institut jurassien dont il fut le trésorier durant près de vingt ans. Son œuvre a été récompensée par plusieurs prix littéraires, dont le Prix romand de poésie et le Prix Edgar Poe. Il a collaboré à de nombreuses revues suisses et étrangères.

A consulter :

Anthologie jurassienne, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, tome II, 1965, pages 113 à 122.

Bibliographie

Vers l'Ile, poèmes, La Chaux-de-Fonds, Editions des Nouveaux Cahiers, 1942.

Trois Miroirs pour un Visage, poèmes, Porrentruy, Aux Portes de France, 1946.

Signes de Soie, poèmes, La Neuveville, Editions du Griffon, 1951.

Oratorio pour une Nef abandonnée, texte de Robert Simon, musique d'Albert Béguelin, Moutier, Editions Pro Jura, 1962.

Raisins de Muscade, poèmes, collection « La Mandragore qui chante ». Neuchâtel, A la Baconnière, 1972.

Traduction de plusieurs ouvrages géographiques pour les Editions Kümmerly & Frey, Berne.